

Passage, ou de la vie à l'oeuvre...

Pierre Mertens, *Perasma*, Seuil, 576 p.

Eva Le Grand

Numéro 180, septembre–octobre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Grand, E. (2001). Passage, ou de la vie à l'oeuvre... / Pierre Mertens, *Perasma*, Seuil, 576 p. *Spirale*, (180), 4–5.

PASSAGE, OU DE LA VIE À L'ŒUVRE...

PERASMA de Pierre Mertens
Seuil, 576 p.

PERASMA, nom qui titre le tout nouveau roman de Pierre Mertens, est celui que le narrateur, Pierrot Saturnin, donne à la femme dont il est, pendant près de quatre ans, éperdument amoureux. Or Perasma qui, en grec moderne, signifie *passage*, est dans ce magnifique roman d'amour bien plus qu'un nom de femme — de toutes les femmes (« *Toute femme est un passage* ») —, car la forme même de la composition en apparence échevelée de ce roman se fait à l'ombre d'innombrables passages. Le narrateur, un sexagénaire renommé, écrivain de livrets d'opéra, préfère à toute autre forme musicale celle de la *passacaille*, nom composé à partir de deux mots espagnols : *pasar* et *calle*, « *passer dans une rue* »... D'ailleurs, il fait lui-même le lien entre sa jeune et lumineuse « *passeuse* » et la forme de son livre (qu'il persiste à appeler « *livret* », son « *opéra sans musique* »), en avouant qu'il « *appellerait volontiers passacaille* » son amoureuse. « *Mon amour : la "passacaille", ce n'est pas toi, c'est nous* », écrit-il en outre, signifiant ainsi clairement que Perasma, la *passeuse* de sa vie, n'est qu'un morceau dans la composition de sa propre *passacaille* existentielle : « *Je pense qu'il y a en moi quelque chose de très profondément enraciné qui se déroule comme une passacaille* », ajoutant qu'il reste « *à chacun de nous de composer celle de notre vie* ». Perasma, *passacaille*... amour et langage, femme et forme, avec des passages de l'une à l'autre : on dirait deux voix qui se répondent et se relaient à l'infini dans l'intime dialogue d'une composition secrète — *en catimini* — des amours vécues et écrites par ce narrateur-écrivain.

La *passacaille* est basée sur l'idée « *d'un thème qui revient, entre les couplets, quand on le croit perdu ou que le musicien l'a enfin oublié [...]* construction d'une musique dialoguant avec elle-même, entrelaçant l'obsession qui la conduit pour mieux la saisir »... Or l'obsession de cette splendide *passacaille* de Mertens, c'est le thème de « *l'amour qui n'échoue jamais qu'à soi* » et dont l'écho hante le lecteur bien longtemps après avoir refermé ce poignant roman...

Odyssée amoureuse

Dès sa rencontre avec Perasma, le narrateur rêve d'écrire un livret « *consacré au sujet le plus dé-*

modé qui soit — donc le plus original — : l'amour » : lui, Pierrot Saturnin, écrivain sexagénaire dont la vie fut marquée par les passages de multiples femmes, tombe follement amoureux de cette jeune ethnomusicologue d'origine grecque, belle, sensuelle, mais aussi pourvue d'un mari et de deux enfants... « *survenue que pour combler une immense lacune dans [son] curriculum amoris* », c'est-à-dire pour qu'il vive enfin « *un premier amour tardif* » ou un « *tardif premier amour. Un amour de jeunesse vécu au crépuscule de la vie* ». Suivent quatre années aussi

d'ethnomusicologues, à l'insu du mari de Perasma, il va sans dire.

Cette idylle amoureuse (mais l'amour est-il jamais une idylle?), on s'en doute, ne survit pas à la réalité et, après ces quelques années de passion et d'ardents après-midi érotiques (trois-quatre fois par semaine), mais aussi après plus encore d'attentes infinies, de manques et de moments de solitude, Pierrot se retrouve SANS Perasma qui, à la toute fin de l'histoire, retourne dans son pays natal avec sa petite famille, le laissant vieillissant et gravement malade à la solitude de



Un jardin dans ma tête de Chantal duPont, 2000

passionnelles que tumultueuses de brefs passages de Perasma dans sa vie (jamais le dimanche, jamais l'été, jamais les jours de fête... famille oblige!), dans son appartement ou dans les restaurants où ils déjeunent ensemble dans la capitale de la Belgique (son petit pays « *enceint de meurtres énormes* » à cause desquels il préfère l'appeler *l'Innemie*...), à l'exception de deux voyages — à Jérusalem et en Hongrie — qu'ils font ensemble sous le couvert d'un colloque

son « *premier chagrin d'amour* »... Seul, oui, mais AVEC sa mémoire intime de Perasma, mémoire qui lui permet de survivre à cette perte en la transformant en chair de mots : on écrit « *pour ne pas mourir* ».

Ce n'est donc pas dans l'intrigue amoureuse à proprement parler, somme toute assez simple et banale, que se trouvent l'originalité et la beauté de ce roman où écriture et désir se chevauchent étroitement, mais bien dans sa narration et dans

sa *composition* qui, tel un processus de mémorisation, est tissée de nombreux passages, allers et retours faisant fi de toute chronologie, passages entre divers temps de sa vie, lieux, personnages, figures historiques aussi bien qu'entre diverses formes d'écriture. Mais le filin de ce tissage reste toujours l'amour.

Monsieur Pénélope

Tel « *Monsieur Pénélope* » ou « *Pénélope à l'envers* » (sobriquet ironique dont il s'affuble lui-même à plusieurs reprises, tant il est conscient de tenir le rôle qui échouait traditionnellement aux femmes, surtout dans les romans d'amour !), tel Monsieur Pénélope, disais-je, qui passe sa vie à attendre patiemment, parfois jusqu'à la bêtise, le retour de son amoureuse, le narrateur tisse une grande toile bariolée de sa vie — pour « *tromper son attente* » et son chagrin —, en y imprimant toutes les formes de langage et de discours qu'on puisse imaginer : lettres de Perasma ainsi que celles de plusieurs femmes qui l'ont aimé (lettres avec lesquelles il compose un magnifique canevas dont se dégage, en contrepoint, celles de Perasma), notes de sa réflexion sur l'at-

Balasz Bela), et j'en passe. On pourrait sans doute dire que ce roman de Mertens est composé à l'instar même du *Journal intime* de Balasz Bela évoqué dans ce roman, comme un journal quelque peu « *amphigourique* », à condition de comprendre ce terme justement dans le sens d'un processus de *remémoration*. Car notre librettiste a résolu d'écrire son histoire autobiographique « *goutte à goutte, plus lentement en tout cas que ce qu'elle narrait ne [lui] était advenu* » ; un « *livret* » de sa vie en somme et donc écrit « *dans le désordre d'une existence dont la chronologie [est] brouillée* » et où la fiction se fond dans le vécu, le tout formant une « *harmonieuse disharmonia mundi* »...

On sait d'ailleurs que l'immense œuvre de Pierre Mertens, tout à la fois romancier, nouvelliste, dramaturge, auteur d'un livret d'opéra et essayiste, privilégie depuis toujours, comme moyen d'expression, la forme autobiographique (le terme *autofiction*, au sens où Doubrovsky l'entendait, serait plus exact). Passé maître dans l'art de la contamination et de l'ambiguïté, dans le *passage* en catimini de toutes les frontières, il sait fondre avec brio dans un même texte la « *fiction du roman* » et la « *fiction du monde* » (et vice versa), ce dont

Perasma, ressemblance *autofictionnelle* entre le héros et l'auteur qui marque déjà le roman précédent de Pierre Mertens, *Une paix royale*.

Sens du passage

C'est sans doute sa part *autofictionnelle* qui fait de *Perasma* un roman aussi poignant que déroutant, et cela d'autant plus qu'on y trouve à chaque page un étonnant mélange de lyrisme (pouvant aller, lorsqu'il s'agit de l'amour, jusqu'à la sensiblerie et au kitsch) et d'ironie ou, pour être plus exacte, de brusques et ironiques *passages* d'un moment de mièvrerie à celui d'une lucidité implacable, de la tendresse à la violence, de la joie à la tristesse, du tragique au comique, voire au vaudevillesque, de l'écriture au réel, du rêve au vécu, de l'illusion au désespoir le plus noir, de l'espoir à la mort..., passages qui marquent toute existence en somme, passage du temps et de sa fuite vers la mort. « *Il était une fois Perasma. Une seule fois* », écrit le narrateur dans sa réflexion sur le « *sens du passage* », avouant ne pas pleurer sur la perte de Perasma mais bien « *sur le passage du temps* ».

« *Je ne peins pas l'être, je peins le passage* », a écrit Montaigne, phrase que le personnage-narrateur de Mertens songe à mettre en épigraphe à son livret. On pourrait sans doute prêter aussi à Pierre Saturnin cette phrase de Matisse, évidente variation de celle de Montaigne : « *je ne peins pas une femme, je peins un tableau* »... Car de son « *Souvenir de Perasma* » qui tisse ce roman et qu'il songe même à donner pour titre à son « *livret* » (souvenir de celle qui aimait laisser, ne le trouvant pas chez lui, de petits billets avec les mots « *JE SUIS PASSÉE* »...), il ne reste au narrateur que l'absence de l'être chéri, incarnation douloureuse de l'irré-médiable fuite du temps, précisément.

En lisant la fin de ce roman d'amour tout autant que d'attente, on a l'impression que cet attachant, brillant et pitoyable tout à la fois « *Don Juan monogame* » (qui, par amour pour les femmes a intégré la femme en lui au point de se sentir comme un « *homme lesbien* ») sait désormais que le véritable bonheur est dans la mémoire individuelle, passage obligé de toute transfiguration de l'expérience existentielle, érotique et amoureuse, en art. C'est en effet grâce à sa mémoire individuelle, grâce au « *souvenir de Perasma* » en tant que *passage* entre mémoire et oubli plus exactement, qu'il peut faire de son amour une magnifique œuvre romanesque. Et c'est grâce à cette mémoire enrichie d'une *science individuelle* par l'érotisme et l'amour vécus avec Perasma que, « *faute d'accompagnement, le rêve d'un livret s'était mué malgré lui, tout naturellement, en la réalité d'un livre* »... Un livre d'amour, mais aussi de volupté, érotique comme scripturale, qui — comme dans les *Mémoires* de Casanova vieillissant — s'est transmuée dans *Perasma* en principe de l'existence en littérature.

EVA LE GRAND



DR

tente, l'absence, la solitude et son « *exil intérieur* », rêves et cauchemars, allusions littéraires (à Homère, Proust, Musil), messages laissés par Perasma sur son répondeur, petites annonces, souvenirs de sa propre enfance, journal de ses voyages-conférences, poèmes et chants, réflexions d'ordre musicologique (notamment celles, magnifiques, sur la biographie de Béla Bartók, elle aussi tissée par le thème de l'amour, aussi bien que sur les écrits de son librettiste,

témoignent à merveille, entre autres, ses romans *Perdre* et *Une paix royale* (sur ce dernier, voir *Spirale* n° 152) aussi bien que son essai le plus récent *Une seconde patrie*. Dans ce dernier, il refuse même les prétentions d'une réflexion soi-disant objective, se réclamant avec vigueur d'une *critique autobiographique*, d'une *biolecture* (voir *Spirale* n° 160). On peut d'ailleurs difficilement oublier que notre librettiste, Pierrot Saturnin, partage le même âge et le même prénom que l'auteur de